

La marge, le roi et Diogène

Manon Vallée

Numéro 105, printemps 2005

La marge

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14319ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vallée, M. (2005). La marge, le roi et Diogène. *Moebius*, (105), 9–14.

MANON VALLÉE

La marge, le roi et Diogène

La marge, oui, celle des cahiers d'école, des heureux T.B. écrits à l'encre rouge, celle des notes, des J.M.J. pour les plus vieux d'entre nous, des étoiles dorées ou vertes, celle des anges.

La marge, seule ligne rose et verticale tranchant les bleues horizontales ; la marge, toujours à gauche, définie comme lieu d'exclusion, mise à part. La marge, synonyme d'écarts, de déviations, d'errements. La marge comme une distance, un éloignement. Il me semble que le lieu où s'inscrivent Dieu, les anges et les étoiles mérite mieux que ces appellations très contrôlées. La marge mérite d'être réhabilitée.

Et si on la regardait autrement, cette marge qu'il ne fallait pas dépasser quand, enfants, nous apprenions à écrire en ce que l'on ne nommait pas encore « lettres attachées ». (D'ailleurs, voilà une excellente façon de connaître l'âge approximatif d'une personne : écrit-elle en lettres « attachées » ou carrées ? L'écriture comme datation, carbone 14 de notre âge...) Et si cette ligne rose, interdite comme la ligne jaune du barrage policier sur les scènes de crime, comme celle des douanes aéroportuaires, « Madame, restez derrière la ligne », se révélait autre chose que la ligne à ne pas franchir, celle des non-dits et de la limite de l'autre ; si elle représentait la ligne de départ, celle sur laquelle on s'appuie pour commencer à apprendre à écrire, la ligne barème, la ligne maîtresse ? Et si la marge se révélait le mètre-étalon de notre société ?

Dans les familles nombreuses, j'entends celles de plus de deux enfants, il y a toujours un enfant sur qui se cristallisent toutes les tares familiales, sur qui se déversent toutes

les rancœurs, les ressentiments, un enfant qui porte le poids des défaillances parentales. Cet enfant est souvent « l'autre », celui qui ne fera rien comme ses frères et sœurs, qui tentera toute sa vie de se défaire de la gangue familiale et du corset qu'elle lui fait porter, et qui, paradoxalement, tentera toute sa vie, malgré la condamnation de la différence, d'intégrer sa communauté familiale, professionnelle ou autre. Cet enfant est la marge sur laquelle s'appuie la famille pour se définir, pour préciser ses haines et ses intolérances et affirmer ses convictions. Cet enfant est le pilier, la fondation des idéaux, proclamations et édits familiaux.

Les fous, les mésadaptés, les anarchistes, les névrosés, les itinérants, les malades mentaux et les artistes servent ainsi de pilier à la société. Par eux s'édicte les lois morales, pour eux s'établissent les règlements. La société a besoin de ses marginaux pour définir ce qu'elle n'est pas, reconnaître ce qu'elle rejette. Sur cette base, elle fonde ses préceptes qui régissent la vie collective. Les marginaux ne sont donc pas des parias mais des piliers. La marginalité va à l'encontre de la norme qui, elle, fixe les pratiques jugées propres à assurer la prospérité publique. La norme vise à prévenir comme à punir les atteintes aux règles de la société. Elle engendre des obligations implicites qui, si non respectées, débouchent sur des sanctions, la plus subtile étant la marginalisation.

J'aime la marge et je le dis comme d'autres diraient « J'aime la France ». Exilée très jeune en terre de marginalité, j'en ai fait mon pays d'adoption. Je posais déjà, enfant, un regard acéré sur le monde. Je cherchais dans les gestes ou les paroles des gens qui constituaient mon monde la motivation ou le secret qui les faisaient agir. Mon père, d'ailleurs, m'a parlé, il y a quelques années, de ce regard d'enfant qu'il sentait braqué sur lui et qui l'énervait tant. Il avait l'impression que je le jugeais, le critiquais ; mais j'étais sans jugement à quatre ou cinq ans, je ne connaissais pas les règles. J'observais mes parents pour essayer de les comprendre. Je crois que je cherchais leur âme. Encore aujourd'hui, en présence de mon père, je voile mon regard,

je suis sur mes gardes, car je sais que ce regard que je pose sur le monde et sur la vie l'horripile toujours.

Je n'ai pas choisi le théâtre comme premier métier, pas plus qu'il ne m'a choisie. Je crois qu'à l'époque, je n'ai rien trouvé de mieux pour aller voir derrière les choses. Enfant, je n'ai suivi ni cours de musique ou de ballet, ni cours de peinture ou de chant. Le théâtre représentait le seul art accessible à la jeune fille issue d'un milieu modeste que j'étais et qui cherchait désespérément un sens à la vie. Mon entrée au Conservatoire d'art dramatique a pris des proportions presque mystiques. La vie en communauté, repliée sur elle-même, à la manière d'un cloître, la grand-messe des premières théâtrales, tout me donnait à croire que j'avais enfin trouvé la page sur laquelle écrire ma vie à même les lignes bleues. J'ai fait une découverte importante au fil des années, et qui n'est pas l'apanage exclusif du métier théâtral mais s'adapte à toutes les disciplines et milieux artistiques : dans le secteur marginal du monde artistique, il y a une autre marge, une marge dans une marge où vivent d'autres marginaux, des artistes qui n'arrivent pas à souscrire à la pensée du groupe, qui ont une vision profondément différente de leur art. Cette société fermée que forment les milieux artistiques a tendance à reproduire le schéma de la plus grande société dont elle forme la marge en repoussant au-delà de la ligne rose ses membres dissidents. Et je ne parle pas ici de la guerre entre art contemporain et art classique car même au sein des groupes de musique, de théâtre, de danse ou d'arts visuels qui pratiquent la marginalité et font ce qu'il est convenu d'appeler de l'art contemporain, il existe un langage officiel, un discours et une manière de faire qui n'accueillent pas les visions jugées non conformes à leur type de marginalité. Il n'est pas aisé de détester un spectacle musical, théâtral ou un tableau quand, dans une belle unanimité, critiques et pairs l'encensent et le qualifient de génial. Et à l'inverse, apprécier un spectacle musical, théâtral ou un tableau honni de tous attire souvent des regards suspicieux sur la personne qui manifeste sa pensée marginale.

Où est la vraie marginalité ? Quand je regarde les grappes de jeunes punks, image incarnée de la marge, quand je les vois, affalés sur les trottoirs de la rue Sainte-Catherine Est, oui, j'aperçois une marginalité qui crie haut et fort un rejet absolu de la société et de la vie qu'elle leur propose. Cependant, ne portent-ils pas tous un uniforme, même si celui-ci n'est pas conventionnel ? Je cherche dans le lot l'individu dissemblable, l'œil allumé, la vivacité de l'esprit et du verbe sous l'uniforme savamment élaboré. Je cherche le marginal, la marginale. Je cherche l'autre.

À mon avis, la véritable marginalité se situe dans la capacité de se tenir debout, seul, seule, dans sa pensée unique. Ne ressembler à personne. Tenir tête aux discours racoleurs. Forger son être et sa pensée sous les coups durs. Accepter sa solitude profonde et intrinsèque. Être marginal, c'est être seul. Et de cette solitude assumée et réelle, découle un sentiment de liberté et d'autonomie de parole et de pensée.

Cette liberté se trouve écrite dans les termes « marge de manœuvre » ou « marge de liberté ». Elle est ici plage de temps, d'espace. Elle est lieu de non-contrainte. Elle délace le corset de la pression, permet la respiration lente et profonde. Elle donne du temps de pensée, d'action. Elle donne le temps de la réflexion et du silence. Et, de façon plus prosaïque, la marge de crédit ne nous fait-elle pas parfois pousser un soupir de soulagement en nous laissant respirer entre deux corsets financiers ?...

Pour d'autres encore, vivre en marge de la société et des autres demeure le pain quotidien. Plusieurs le choisissent, d'autres le subissent, mais il est possible d'y mener sa vie. La seule marge où il ne fait pas bon se trouver est celle de sa propre personne. Vivre en marge de soi-même, c'est ne plus savoir qui l'on est ; et perdre le sens de soi-même est une expérience qui plonge l'être dépossédé au cœur d'une spirale de panique désespérée. Vivre en marge de soi-même, c'est être nulle part et ce « nulle part » devient une bien triste marge qui s'éloigne de la véritable liberté.

Pour Aristote, l'autonomie est le « bien suprême » de l'individu dans sa recherche de bonheur. Pour les stoïciens,

elle est capacité de prévoir et de choisir, libre disposition de soi, indépendance. La liberté se situe au niveau du for intérieur, de la personnalité. Elle s'exerce dans la sagesse. La liberté est cautionnée par le concept de vérité et la vérité, en cette époque où le mensonge fait figure de banalité utilisée même par nos leaders politiques pour se faire élire, la vérité, celle qui aurait dû, de toute éternité, demeurer la norme, n'est-elle pas elle-même devenue marginale ?

Pour clore ce bref passage philosophique, je vous propose une petite histoire qui met en vedette Diogène dit le Cynique, ce philosophe grec qui vivait dans un tonneau (on ne fait pas mieux comme marge...) et qui parcourait la ville avec sa lanterne allumée en plein jour en proclamant : « Je cherche un homme. »

*Le philosophe Diogène était en train
de manger des lentilles pour souper.
Il fut aperçu par le philosophe Aristippe,
qui menait une existence confortable,
parce qu'il adulait le roi.
Aristippe : « Si tu apprenais à ramper
devant le roi, tu n'en serais pas
à te sustenter de déchets
comme ces lentilles. »
Diogène : « Si tu avais appris
à te sustenter de lentilles, tu n'aurais pas
à aduler le roi. »¹*

L'être marginal cherche l'humanité au grand jour.
La marge est une échelle étroite qui monte vers les étoiles.

¹Tel que raconté par Anthony de Mello, *Comme un chant d'oiseau*, Éditions Bellarmin / Desclée de Brouwer, 1984.

